COUP-D'ŒIL

SUR

LA FRANCE.

Cour FRC 2542

Dufaliu.

Pour ſoutenir des droits que le Ciel autoriſe,
Abymons tout plutôt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.

LUTRIN, CH. I.

SI les révolutions furent de tout tems le fléau des empires, l'eſprit de parti leur fut mille fois plus funeſte encore. L'ariſtocratie & la théocratie rendent les hommes féroces & plus cruels que les tigres.

L'ariſtocratie, toujours guidée par l'ambition, ne laiſſe aucun frein à ceux qui s'y livrent; ils ſe croient tout permis pour parvenir à leur but, rien n'eſt ſacré pour eux, les liens du ſang & de l'amitié diſparoiſſent à leurs regards. Les loix ſont ſans force, les droits ſont confondus & tout ce qui ne concoure pas à ſes vues ambitieuſes doit être ſacrifié ſans retour.

Le fanatiſme, qui ſert de baſe à la théocratie, eſt beaucoup plus cruel encore; la mort & le carnage précedent ſes pas; il ſe délecte dans des flots de ſang; le fer & la flamme l'accompagnent par-tout; la dévaſtion & le ravage ſont ſes plus chères délices.

Il eſt malheureux pour les François d'avoir

M + W 4775

à combattre aujourd'hui ces deux hydres à la fois, tandis qu'ils auroient pu parvenir à établir une bonne conſtitution ſur une baſe inébranlable, ſi ces deux monſtres n'avoient diviſé les eſprits.

Lorſque l'on forçoit les habitans de quelques provinces à prendre une certaine quantité de ſel, duſſent-ils jetter le ſuperflus; lorſque les aides, les gabelles, la capitation, les ſous pour livre & mille autres impôts de cette nature, écraſoient le payſan françois & lui enlevoient le fruit de ſes ſueurs & de ſon travail pour enrichir des traitans, pour fournir au luxe & à la débauche d'un petit nombre d'individus, qui le regardoit avec mépris, le croyant d'une autre eſpece que la ſienne; lors, dis-je, que cela ſe pratiquoit en France, le François étoit-il heureux ? Non, ſans doute. Il étoit donc tout naturel qu'il cherchât à le devenir. Il a tenté d'y parvenir: ſes efforts n'ont pas été tout-à-fait inutiles, puiſqu'ils ſe trouvent débarraſſés de ces entraves qui mettoient un obſtacle à ſon bien-être.

Que peut-on donc penſer des perſonnes qui entiérement livrées à leurs paſſions ne cherchent qu'à replonger leurs concitoyens dans les fers qu'ils viennent de briſer ?

Nous voyons d'abord l'auteur de la gazette de Paris déployer toute l'atrocité de ſon ame dans ſes abominables feuilles périodiques. Il ſe dit françois, & il invite tous les Monarques de l'Europe à porter le fer & la flamme dans le ſein de ſa patrie; il voudroit pouvoir inſpirer ſa rage à tous les potentats, les rendre des tyrans cruels & transformer tous leurs guerriers en bourreaux. Sa démence s'eſt portée au point de propoſer à Catherine & à Léopold de faire des trai-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

tés déſavantageux, pour aller à grands frais dévaſter le plus bel empire de l'univers. Soldé par l'ariſtocratie, ſa plume mercénaire ſe livre à toute la rage que ſon avidité pour l'or lui a inſpirée.

Les impoſtures les plus criantes ne lui coûtent rien; il accumule les menſonges, & les revêt avec audace de toutes les vraiſemblances qu'il croit capables de les accréditer. Il annonce comme un fait certain qu'on a refuſé juſqu'à un verre d'eau aux trois gardes qui accompagnoient le Roi, tandis qu'il eſt très-vrai, qu'on ne leur à rien laiſſé à déſirer que la liberté.

Il nous dit encore dans ſa gazette du 30 Juin 1791, qu'un de ces Meſſieurs étant tombé du ſiege, il ſe vit ſur le point d'être maſſacré à coups de bayonnettes, & cependant l'opinion publique eſt qu'ils étoient garrotés ſur le ſiege, comment donc celui-là ſeroit-il tombé? Dans le vrai le peuple a voulu s'élancer ſur eux; mais les précautions étoient ſi bien priſes, qu'on arrêta fort aiſément ſa fureur.

Le rédacteur de la gazette de Paris nous dit que ces trois gardes ont expoſé leur vie pour garantir le Roi, & que Mr. le Marquis de Bonnay les a fort approuvé dans l'aſſemblée nationale. Cette approbation en faiſant l'éloge de Mrs. de Valory, de Montier & de Maldan, fait en même tems celui de Mr. de Bonnay lui-même, & je reconnois en eux des cœurs vraiment françois, que rien ne peut faire broncher dans l'exercice de leur devoir, & qui méritent le reſpect & la vénération. Mais notre folliculaire a tort de vouloir nous perſuader que parce qu'ils ſont privés de leur liberté, ils ſeront condamnés & punis, cette conſéquence eſt bien digne de

lui, & je ſuis perſuadé qu'elle eſt auſſi adoptée par Mr. de B.... N...., auteur d'un journal diffamatoire qui, loin de donner aucune inſtruction à ſes lecteurs, calomnie méchamment tous ceux qui lui déplaiſent. Il ſe déchaîne contre quiconque ne penſe pas comme lui, & ſon ouvrage eſt plutôt un libel périodique où les ſottiſes ſont entaſſées, qu'une feuille intéreſſante pour l'humanité.

La lettre de Mr. de Bouillé à l'aſſemblée nationale eſt encore un de ces opuſcules où l'on voit l'eſprit ariſtocratique ſe livrer à toute ſa fureur. Ce Mr. après avoir adhéré & applaudi aux travaux de ceux qui déſirent reſtaurer la conſtitution, ne change pas tout à coup de ſentiment, mais ne craint pas de s'annoncer comme un traître qui a trompé ſes compatriotes en étalant des ſentimens qu'il n'avoit pas. Il a cherché à nuire à ſes concitoyens en leur enlevant leur Souverain. Enragé d'avoir manqué ſon coup, il menace de réduire Paris en un tas de décombres, c'eſt-à-dire d'exterminer un million d'individus.

Si, dit-il, *on touche ſeulement à un cheveu du Roi*, il eſt même ſi aveuglé dans ſon déſeſpoir qu'il ſe permet de compromettre tous les Souverains de l'Europe.

Ne craignez rien pour votre Roi, Meſſieurs, ni lui, ni tout ce qui lui appartient n'ont rien à redouter; quoiqu'il ait déjà eſſayé pluſieurs fois de s'évader, le ſang de Bourbon qui coule dans ſes veines eſt trop cher à la France pour que jamais il lui ſoit fait le moindre outrage. Mais pourquoi voudriez-vous que la nation ſe privât d'un bien qui deviendroit entre vos mains une arme meurtriere, ſans que Louis fut avec vous hors de danger?

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'eſt pas votre Roi que vous aimez, c'eſt votre ambition déguiſée ſous l'amour que vous prétendez lui porter qui dirige toutes vos démarches.

Vous ne manquerez ſans doute pas de vous plaindre de ce que le Roi & ſa famille jouiſſent de peu de liberté; mais qui eſt-ce qui leur ôte cette liberté ? C'eſt vous-mêmes ; c'eſt vous qui avez donné des conſeils ſiniſtres à un Roi juſte & bon & qui ne veut que le bien de ſon peuple. C'eſt vous qui lui avez peint ſous les couleurs les plus noires les travaux de l'aſſemblée nationale. C'eſt vous qui avez porté dans ſon cœur paternel & bienfaiſant le poiſon de la défiance, & vous oſez vous dire encore ſes fideles ſujets, tandis que vous êtes ſes plus cruels ennemis.

Les Prêtres à leur tour ont paru ſur la ſcène ont imploré les foudres du vatican, ont armé le fanatiſme, & ont joint leurs forces aux vôtres. Mais nous ne ſommes plus dans les tems des ténèbres où l'on voyoit les Monarques les plus puiſſans deſcendre du trône à la moindre volonté du Souverain Pontife. On eſt trop éclairé à préſent pour ne pas apprécier tout à ſa juſte valeur. Serviteurs d'un Dieu de paix, les prêtres ſont faits pour nous montrer la route qui conduit à la félicité éternelle; mais il ne leur appartient pas d'ébranler les empires, & loin de méditer la ruine de leurs freres, ils devroient réunir leurs efforts pour reconcilier les eſprits, c'eſt là leur ouvrage, c'eſt-là leur triomphe, & c'eſt par là ſeul qu'ils pourront s'attirer la vénération & reſpect dûs à leur caractere.

Mais qui ſont ceux qui ont projetté de brûler les moiſſons, qui ſont ceux dont les ames féroces ont tenté de détruire vingt millions d'habitans,

ce ne ſont certainement pas les habitans eux-mêmes? Il ſeroit ridicule de le penſer, je me refuſe même à croire qu'il exiſte des cœurs aſſez lâches pour en avoir conçu l'idée.

Cependant quel ſera le réſultat des démarches des ariſtocrates & des moines? Parviendront-ils à intéreſſer en leur faveur les Puiſſances de l'Europe? C'eſt ce que j'ai peine à croire. Mais en ſuppoſant que ces Puiſſances prennent ce parti; en entrant en armes dans la France, il eſt certain qu'ils y trouveront de la réſiſtance. Enfin ils triompheront, ou ils ſuccomberont; dans le premier cas, ils rétabliront un Souverain ſur un trône dont le pays ſera dévaſté, qui regnera ſur des cadavres, ſur des décombres & dont les domaines reſteront en friche, faute de bras pour les cultiver; car il n'y a pas un agriculteur qui ne préfère la mort plutôt que de rentrer ſous l'ancien régime.

D'ailleurs qui indemniſera ces Souverains des frais immenſes qu'ils ſeront obligés de faire pour y introduire leurs troupes. Il faudra donc démembrer la France pour les ſatisfaire; n'étant pas naturel de croire qu'ils iront fouler leurs ſujets pour une cauſe étrangere, & ce ſera un malheur de plus.

Dans le ſecond cas, que n'auront pas à craindre les Souverains eux-mêmes, s'ils viennent à échouer dans leur entrepriſe, ce qui pourroit bien arriver, car trois à quatre millions d'hommes ſont prêts à verſer juſqu'à la derniere goute de leur ſang pour défendre leurs propriétés, leurs femmes & leurs enfans, ils ſeront d'autant plus formidables que le déſeſpoir dirigera leurs coups & qu'ils ſe trouvent chez eux.

C'eſt donc vous, Souverains Puiſſans, que

j'implore en faveur de ma patrie, réuniſſez-vous ; mais que ce ſoit pour ramener par votre médiation bienfaiſante des eſprits égarés, & les engager à travailler de concert au bonheur commun. Il ſera cent fois plus glorieux & plus grand pour vous de rétablir la tranquillité dans la France que de la dévaſter par vos armes ; vous êtes les peres de vos peuples, devenez-le auſſi des François, qui vous devant leur bonheur, tranſmettront vos noms reſpectables à la poſtérité la plus reculée.

Et vous, François, quelque parti que vous ayez adopté, dépoſé tout eſprit de haine & d'animoſité, réuniſſez-vous à votre tour pour rendre votre patrie heureuſe en lui procurant une paix ferme & durable. C'eſt vous mêmes qui faites vos malheurs, abrégez-les en cherchant ſincérement à raffermir un trône ébranlé par les plus violentes ſecouſſes. Conſidérez que ſi quelques milliers d'hommes s'oppoſent à la conſtitution, vingt millions d'habitans l'on adoptée & ne veulent pas s'en départir ; enfin faites les uns & les autres quelques ſacrifices, & tentez tout pour ramener parmi vous le bonheur & la paix. Ce ſont les ſentimens d'un François qui ſans adopter aucun parti, ne forme des vœux que pour la félicité de ſes concitoyens, & déteſtera toujours ceux qui voudront y apporter quelqu'obſtacle.

F I N.

637